

LES ABONNÉS DE L'OPÉRA (1783-1786)

Si beaucoup de livres, savants ou légers, ont été écrits sur l'Opéra, ses artistes et ses familiers, peu l'ont été sur le public, entre tous choisi, de ses abonnés. Eux aussi, cependant, ils ont pu avoir de quoi intéresser, surtout à certaines époques mémorables. Ils avaient accès dans les foyers de la danse et du chant, y voyant de près tout ce monde de jolies filles, si plein d'enchantements et de prestiges. Aussi nombre d'aventures retentissantes se nouèrent-elles entre les plus belles ballerines et les plus

reuses anecdotes à l'appui. L'époque y prête. Elle est celle d'un grand libertinage chez tous ceux qui approchent de la Cour ou qui peuvent, pour quelque raison, avoir la générosité facile. Mais il est piquant de retrouver, en cette longue énumération d'abonnés de l'Opéra, un véritable cortège de noms illustres, à des titres divers, qu'il s'agisse de princes du sang, de grands seigneurs, de riches bourgeois, de magistrats d'importance, de puissants financiers, d'oisifs bien nés ou de filles à la mode,



M^{lle} DUTHÉ

par Lié Perin,
(Musée de Reims.)

riches personnages de la haute aristocratie. Même, nombre d'anciennes danseuses qui avaient fini par être épousées se retrouvaient là, fidèles abonnées des loges, heureuses d'applaudir celles qui sur la scène leur avaient succédé.

On peut dire qu'il en fut ainsi à peu près à toutes les époques, du moins dans le passé où les abonnements au célèbre théâtre étaient une véritable sélection des notabilités de la Capitale.

Cette histoire de l'Opéra n'a pas été écrite, sauf dans le curieux ouvrage de M. Ernest Boyssé, paru il y a 54 ans et qui se limite à quatre années théâtrales, de 1783 à 1786. Mais ce sont des années particulièrement intéressantes et la documentation de l'auteur est minutieuse. Aucun nom ne lui échappe et il a su trouver, sur les occupants de chaque loge, des renseignements qui les dépeignent, souvent avec malice et avec de savou-

reuses anecdotes à l'appui. L'époque y prête. Elle est celle d'un grand libertinage chez tous ceux qui approchent de la Cour ou qui peuvent, pour quelque raison, avoir la générosité facile. Mais il est piquant de retrouver, en cette longue énumération d'abonnés de l'Opéra, un véritable cortège de noms illustres, à des titres divers, qu'il s'agisse de princes du sang, de grands seigneurs, de riches bourgeois, de magistrats d'importance, de puissants financiers, d'oisifs bien nés ou de filles à la mode,

reuses anecdotes à l'appui. L'époque y prête. Elle est celle d'un grand libertinage chez tous ceux qui approchent de la Cour ou qui peuvent, pour quelque raison, avoir la générosité facile. Mais il est piquant de retrouver, en cette longue énumération d'abonnés de l'Opéra, un véritable cortège de noms illustres, à des titres divers, qu'il s'agisse de princes du sang, de grands seigneurs, de riches bourgeois, de magistrats d'importance, de puissants financiers, d'oisifs bien nés ou de filles à la mode,

reuses anecdotes à l'appui. L'époque y prête. Elle est celle d'un grand libertinage chez tous ceux qui approchent de la Cour ou qui peuvent, pour quelque raison, avoir la générosité facile. Mais il est piquant de retrouver, en cette longue énumération d'abonnés de l'Opéra, un véritable cortège de noms illustres, à des titres divers, qu'il s'agisse de princes du sang, de grands seigneurs, de riches bourgeois, de magistrats d'importance, de puissants financiers, d'oisifs bien nés ou de filles à la mode,

reuses anecdotes à l'appui. L'époque y prête. Elle est celle d'un grand libertinage chez tous ceux qui approchent de la Cour ou qui peuvent, pour quelque raison, avoir la générosité facile. Mais il est piquant de retrouver, en cette longue énumération d'abonnés de l'Opéra, un véritable cortège de noms illustres, à des titres divers, qu'il s'agisse de princes du sang, de grands seigneurs, de riches bourgeois, de magistrats d'importance, de puissants financiers, d'oisifs bien nés ou de filles à la mode,

ne sont pas édifiantes. De tendres liens, un peu faciles ou au contraire un peu chèrement achetés ont apporté, dans ces vies de luxe, des complications. Pas plus en ce temps là qu'à aucune autre époque, l'Opéra n'a été le sanctuaire de la morale ou de la vertu. Mais on n'a pas à s'indigner. L'ambiance restait vraiment charmante. Toutes ces jolies filles du corps de ballets étaient remarquablement parées et, hors du théâtre, fréquentaient la plus haute société, donnaient l'exemple de l'élégance et du luxe, jusqu'au moment où la plupart faisaient une fin richement bourgeoise, même si leur vie avait été mouvementée. La plupart d'entre elles avaient bon cœur.

M. Boysse, l'auteur de l'ouvrage, a marqué sans réticences ces différents souvenirs et ses pages, à côté de la stricte documentation sur l'Armorial des abonnés de l'Opéra vers cette fin du XVIII^e siècle, a su grouper, à mesure des noms qu'il évoque, une suite de récits piquants.

* * *

C'est ainsi que le Maréchal de Soubise, abonné du rez-de-chaussée outre qu'il faisait une considérable pension à M^{lle} Guimard, avait sur sa liste quantité de ballerines particulièrement belles et d'importances diverses.

Son gendre, le prince de Guéméné, grand Chambellan de France, ayant fait une faillite retentissante, les « ballerines de son cœur » comme il disait, ont, toutes ensemble, écrit à ce magnifique seigneur une lettre très noble, le suppliant de consacrer désormais à un usage plus respectable l'argent de leurs pensions, si généreusement octroyées par lui :

« Appliquez ces revenus, Monseigneur, au soulagement de tant de militaires souffrants, de tant de pauvres gens de lettres, de tant de malheureux domestiques que M. le prince de Guéméné entraîne dans l'abîme avec lui. Pour nous, nous avons d'autres ressources, celles de notre travail d'abord. Nous n'aurons rien perdu, Monseigneur, si nous conservons votre estime. Nous aurons même gagné, si, en refusant aujourd'hui vos bienfaits, nous forçons nos détracteurs à convenir que nous n'en étions pas tout à fait indignes. »

* * *

Savoureux est le récit du souper fin au bois de Boulogne commandé par trois jeunes aristocrates, dont deux fils de ministres : MM. de Clugny, de Sartines et Amelot. Ils avaient invité les plus jolies filles du corps de ballet, dont la célèbre M^{lle} Ville et M^{lle} Orbain, toutes deux réputées non seulement pour leur beauté, mais pour leur espièglerie.

Au moment de se rendre à ce souper pour lequel un menu mirobolant avait été préparé, les trois danseuses se laissèrent convaincre par trois de leurs camarades, danseurs émérites, dont le sieur Nivelon, et le célèbre Vestris, de « laisser croquer le marmot à ces fils de ministres » et de s'en aller tous les six ensemble dîner en un restaurant voisin du même Bois de Boulogne. Il en fut ainsi. Le repas des trois gentilshommes, abandonnés par leurs invitées, fut assez maussade. Mais comme, quelque peu irrités, ils allaient prendre le frais dans le bois, la fatalité voulut que justement M^{lle} Ville et ses amies, accompagnées des trois danseurs, sortissent de table elles aussi, en éprouvant le désir de se promener dans la verdure. Leurs rires attirèrent l'attention de ceux qui s'étaient trouvés bernés et il y eut, dans le soir, parmi les arbres du bois, poursuite et bataille. Des porteurs de torches, requis par M. de Clugny, aidaient aux recherches. Les danseurs, comme aussi les trois danseuses se hâtaient, en se moquant, parmi les fourrés. Des promeneurs amusés s'étaient joints les uns aux poursuivants, les autres aux poursuivis, en plus grand nombre ceux-là, car ils avaient distingué les jolies filles. A la fin Nivelon et ses amis s'engouffrèrent dans un carrosse qui passait, avec leurs compagnes.

Plainte fut déposée le lendemain, contre eux six, par les trois jeunes gens, remplis de rancune, mais les ministres, pères de deux d'entre eux, trouvant l'aventure ridicule, arrêtèrent cette plainte.

* * *

Tout l'Opéra s'amusa fort du grand amour qu'un abonné notoire de l'Opéra, le sieur Clos, secrétaire du Roi, portait à M^{lle} Heinel, danseuse. Il avait eu quelques malheurs conjugaux qui avaient excité la moquerie au point qu'il avait reçu, en bonne et due forme, par acte notarié, un certificat déclarant qu'il était trompé.

Lorsqu'il fit des déclarations d'amour à M^{lle} Heinel, la nouvelle se répandit dans les gazettes qu'elle entrait en religion.

Les uns affirmèrent que c'était par dépit d'avoir été désirée par M. Clos, dont la silhouette était ridicule.

Mais un nouvelliste publia et tout l'Opéra reçut des exemplaires du libellé racontant que la jolie danseuse n'avait fait que passer sous les saints portiques « le temps qu'elle aura cru suffisant pour se faire pardonner un peu par Dieu les péchés d'amour qu'elle avait commis ». Il ne lui

fallait rien moins que ce coup de brosse, pour entrer sans aucune tache dans le lit de M. Clos.

* * *

Célèbre fut longtemps la loge occupée par la belle M^{lle} Dervieux, ancienne danseuse, qui avait connu les faveurs du Prince de Condé et dont la querelle avec M^{lle} Guimard avait amusé tout Paris. De petits vers ironiques avaient paru en grand nombre, commandés par M^{lle} Guimard à des poètes qui étaient à sa dévotion :

Monotone et sans grand talent,
Ses pas ne sont que des grimaces,
Qu'un admirateur ignorant
Prend pour d'inimitables grâces.

C'est M^{lle} Dervieux qui, ayant réclamé à son protecteur, le chevalier de Vanréal, fils du prince de Conty, parti aux armées, 50.000 livres qu'elle assurait lui avoir été promises et n'en ayant reçu que 30.000, les fit distribuer aux pauvres.

Sa gourmandise était légendaire. Elle en fit profiter ses amis, en comptant un grand nombre dans la magistrature, qui prirent le chemin de son hôtel où les soupers étaient « les mieux cuisinés » de Paris. Mais la vraie raison n'était pas tant la finesse des repas et le bon accueil de l'amphytrionne que les tables de jeux installées, tout exprès, à l'usage de ces puissants seigneurs de la justice.

M^{lle} Dervieux, toutefois, termina sa vie fort bourgeoisement, en épousant l'architecte Bellanger, qui avait été longtemps le protecteur de Sophie Arnould déjà au déclin.

Le jour des noces, un valet apporta à la mariée, sur un plateau d'argent, une lettre justement de Sophie Arnould, qui disait :

« Bonjour, ma sensible et spirituelle amie. Comment vous va? Comment se porte ce bon compagnon de votre vie, mon éternel ami, que je n'oublierai que lorsque je disparaîtrai de ce monde, pour aller dans celui où l'on dit que l'on est insensible. »

* * *

Très fréquentée par ses inlassables admirateurs était la loge de M^{lle} Duthé, danseuse de l'Opéra qui avait beaucoup occupé les nouvellistes de la fin du XVIII^e siècle, par son luxe et ses aventures retentissantes. Elle était d'une telle beauté qu'elle avait été chargée discrètement mais officiellement, de faire connaître l'amour à Monseigneur frère du Roi, alors appelé le duc de Chartres et qui fut plus tard Charles X.

Par la suite, elle ruina quelques milords anglais, car elle était devenue une femme intéressée, avant tout, à la fortune. Elle se piquait d'avoir le plus riche carrosse de Paris, avec six chevaux blancs, et quatre valets de pied, chamarrés d'or. Les harnais étaient en maroquin bleu, recouverts de plaques d'acier poli qui réfléchissaient les rayons du soleil de toutes parts. Une manifestation eut lieu violente, non pas du populaire qui savait cette jolie femme âpre à l'argent, généreuse envers les miséreux, mais de la part de jeunes gens tapageurs, sans doute furieux d'avoir été éconduits. Le lendemain, le carrosse de M^{lle} Duthé était devenu tout simple, avec seulement quatre chevaux bruns et un seul laquais.

Mémorable aussi fut l'aventure d'un magnifique étranger sans doute de haute distinction qui vint en un équipage de grand luxe lui faire une cour pressante, à laquelle elle répondit favorablement. Mais au départ du magnifique étranger, elle constata que le portefeuille où il avait laissé pour elle, soit disant l'hommage d'une petite fortune, ne contenait que de faux jetons. Le visiteur n'était, en réalité, que le valet de chambre d'un aristocrate, qui avait emprunté le carrosse de son maître.

Ses aventures multiples contribuèrent à faire de M^{lle} Duthé la femme la plus à la mode de son temps. Une plaquette lui fut même dédiée en hommage, la félicitant d'avoir opéré dans les mœurs du temps une véritable révolution d'élégance :

« Soit que, traînée dans des chars somptueux, vous embellissiez les boulevards poudreux, soit que, nymphe emplumée, la tête échafaudée et couverte de mille pompons, vous étaliez vos grâces, tous les regards sont fixés sur vous. »

Cette admirable fille a fini le plus bourgeoisement du monde, après avoir richement vendu tout ce qui avait fait son luxe et s'être assurée une vieillesse confortable, avec un mari de tout repos.

* * *

La baronne de Villemonble qui occupait une grande loge, fut la ci devant M^{lle} Marquise, danseuse elle aussi de l'Opéra et longtemps maîtresse du duc d'Orléans, dont elle eut une fille et deux garçons. Elle se vit abandonnée pour M^{me} de Montesson, qui était une femme à la mode. Et M^{lle} Marquise qui avait été par sa grâce et son esprit la joie des soupers du célèbre prince, éleva ses enfants dans la piété, ce qui contribua à lui faire faire un mariage sérieux avec un gentilhomme des plus tranquilles.

**

Plus retentissantes furent les aventures de M^{lle} Renard qui louait une troisième loge dans ce théâtre où elle avait longtemps dansé. Elle avait toutes les fantaisies, même les plus audacieuses. On certifia, dans les gazettes, qu'elle imagina, un jour, de mettre ses faveurs en loterie. La quinzaine de ses faveurs fut divisée en cinq lots qui devaient échoir aux cinq numéros sortants à chacun des tirages de la loterie royale de France. Les gagnants pouvaient céder leurs coupons à qui bon leur semblait. Les billets de cette loterie sentimentale étaient de douze livres et M^{lle} Renard, assure-t-on, les délivrait elle-même, de deux heures à minuit, dans la grande allée du Palais Royal, ne pouvant suffire aux demandes.

**

Une quatrième loge fut occupée par M^{lle} Grandi, qui avait, quelque temps, appartenu au corps de ballet. Ayant regretté publiquement la perte d'un riche protecteur qui lui avait donné mille louis par semaine, et déclaré qu'elle avait besoin, pour s'assurer une vie décente, d'au moins un carrosse et de 500 louis de rentes assurées, elle vit, le lendemain, arrêté devant sa porte, un magnifique attelage à deux chevaux, que suivaient trois chevaux

de rechange. Dans la voiture étaient 130.000 livres en espèces. Le généreux donateur restait, pour le moment, inconnu.

Mais elle trouva parfois de malicieuses ripostes. Ainsi le marquis de Louvois, son protecteur momentané, lui ayant demandé ce qui lui ferait plaisir, elle parla de chatons qui s'assortissaient à merveille avec un collier qu'elle avait.

Le surlendemain arriva à M^{lle} Grandi une caisse pleine de... petits chats.

**

Toutes ces loges de l'Opéra, passées en revue par M. Boyssé et dont nous n'avons signalé que celles qui se trouvaient occupées par des danseuses, furent en ces trois années le rendez-vous de toutes les notabilités de la haute aristocratie française autour des plus jolies femmes, qui étaient la grâce et l'éclat de cette époque dissipée et insouciant où les protecteurs ne savaient pas compter.

Et il est impressionnant de relire les noms de ces aristocrates, dont la liste est longue. Beaucoup parmi eux, quelques années après, devaient périr sur l'échafaud.

Recueilli par Henry DE FORGE.

LES MARIONNETTES ET LA DANSE

Nous avons pensé qu'une telle exposition s'imposait, aucune manifestation en ce sens n'ayant été tentée jusqu'ici.

La marionnette a, bien souvent, inspiré la danse. Elle fut le premier acteur connu. Elle figure dans le premier temple, elle est la première danseuse sacrée.

Comment les A. I. D., auxquelles rien de ce qui touche à la danse n'est étranger, ne lui auraient-elles pas ouvert toutes grandes les portes de ses salles d'exposition?...

On y trouve, depuis un Polichinelle qui est peut-être le plus ancien connu, et qui peut remonter à l'époque héroïque du début du XVIII^e siècle, des marionnettes à fil du même temps, les grands survivants du Théâtre de la Foire, les amis de Lafleur, marionnettes du Nord de la France, les marionnettes anciennes à gaines, les poupées de la *Tentation de Saint-Antoine*, du Théâtre du Vrai Guignolet, poupées remontant à cent-cinquante ans, et un Gringalet.

Il y a là toute une internationale de marionnettes à gaines et à fils (Guignol, champion de France; Punch, champion d'Angleterre; Tchanché, champion de Belgique; Casparle, champion d'Allemagne; Urvinc, Spiebel, champions de Tchécoslovaquie; Pulcinelli, champion d'Italie; Petrouchka, champion russe).

Parmi les théâtres étrangers représentés, il faut citer : Podrecca et son théâtre des « Piccoli » (Italie); le théâtre d'Ally-Oraw, dirigé par M^{me} Efimoff (Russie); le théâtre Scoupa (Tchécoslovaquie); les petites, poupées du professeur Richard Techner (Autriche); le théâtre Paul Braun,

de Munich (Allemagne); la marionnette dansante et son sosie humain, de Marie-Louise Van de Veen et Grietge Hots (Hollande); une série de poupées de Reno Buffano et Paul Sparlen (Amérique), etc...

Ce sont enfin les poupées modernes, et certaines ont été exécutées par nos meilleurs artistes...

Un théâtre, installé dans la salle du rez-de-chaussée, permet de donner des représentations : deux fois par semaine, les jeudi et samedi, en soirée, à 21 heures; et des matinées enfantines, les jeudi et dimanche, à 15 heures.

Les troupes qui ont participé à ces représentations sont les suivantes : Théâtre du Vrai Guignolet, aux Champs Élysées, dirigé par l'un des descendants du fondateur, Pierre Guentleur, il y a cent-cinquante ans; le Guignol Mourguet, de Lyon, que dirige M. Pierre Neichausser; le Théâtre Roger Roussot; le Théâtre de la Branche de Houx, dirigé par M. Jacques Chesnais; le Théâtre Cou-Cou : directrice, M^{me} Claire Carnat; le Théâtre Arc-en-Ciel : M. G. Blattner, directeur; la Troupe de Pajot-Walton; le Théâtre du Vrai Guignol Parisien, dirigé par M. Paul Papot; le Théâtre de la Marionnette et de la prestidigitation, aux destinées duquel préside M. R. Cartelli.

La presse a réservé à cette manifestation l'accueil le plus chaleureux, et n'a pas ménagé ses appréciations élogieuses.

Nous reviendrons sur le sujet, dans un article circonstancié, après la fermeture des portes de cette exposition, qui doit se prolonger jusqu'au 7 février prochain, et nous donnerons à nos lecteurs un aperçu de ce qui a été écrit relativement à la sixième exposition des « Archives internationales de la Danse ».

L'INFORMATION RAPIDE DE LA PRESSE

19, Rue Caill. Paris (10^e)

“ LIT TOUT ”

21, Boulevard Montmartre. Paris (2^e)

L'ARGUS SUISSE ET INTERNATIONAL DE LA PRESSE S. A.

23, Rue du Rhône, Genève

ET LE

BUREAU FÜR ZEITUNGS AUSSCHNITTE S. GERSTMANN'S VERLAG

Dornbergstr. 7. Berlin W 10

fournissent les coupures de presse aux Archives Internationales de la Danse